

À la campagne, l'histoire des villages est toujours liée à celle des eaux qui les traversent. Une rivière où l'on pêche, mais où les malheureux vont se jeter, quand la grimace de vivre est trop effrayante; un cours d'eau qui nourrit les fontaines et les lavoirs, mais qui peut, par un caprice du temps, se transformer en fleuve déchaîné qui emporte tout sur son passage; un ruisseau plein d'écrevisses et du jeu des enfants, qui disparaît brusquement, aspiré par l'été, laissant les jardins s'épuiser et mourir. À Salsigne, une très ancienne malédiction oppose la terre et l'eau. Une histoire éternelle, pour le malheur de tous. En ce matin de printemps, Soulèt marche devant les deux gendarmes, ils tiennent leur cheval par la bride. Tout ça martèle la terre sèche du chemin. Les cailloux roulent sous leurs pas, ils descendent eux aussi vers la rivière. Soulèt ne l'a pas dit tout de suite aux militaires, mais c'est vrai, depuis plusieurs jours, il ne peut pas croiser un des habitants du haut du village, ceux qui vivent après le grand chemin, sans qu'on lui jette à la figure, de manière plus ou moins urbaine, la puanteur de la maison Vaichère. Ce soir, en rentrant à la caserne, le premier des gendarmes fera son rapport. Plume finement taillée, encrier de faïence taché de bleu nuit, il racontera « *les odeurs fortes et désagréables* » constatées à l'endroit où un ruisseau ramène dans le Gourg les eaux usées de la mégisserie. Et plus généralement, le cloaque puant tout autour de l'officine. « *Il existe autour de l'atelier du sieur Vaichère deux mares dans lesquelles celui-ci déverse les eaux industrielles, chargées de détritiques solides, ces mares constituent un véritable foyer d'infection dangereux pour la santé publique... C'est vainement que Vaichère parle d'un puisard correct; quelques discussions que l'on peut donner à ce réceptacle de matières animales en putréfaction, il faudrait*

*le vider en certains intervalles; de là des émanations malfaisantes pour les habitants du voisinage. »*

Les gendarmes ont fait leur travail sans rien négliger. Ils ont attaché leur cheval à la barrière, avant de rentrer dans la cour de la mégisserie et, accompagnés par le maire, ils sont allés rencontrer Vaichère dans son atelier. L'odeur âcre et puissante les a fait sursauter. Derrière le propriétaire des lieux, trois immenses tambours de bois tournent en fumant. L'eau mousseuse, trouble et puante dégringole du manège. La conversation a du mal à démarrer. Vaichère, debout sur ses ergots, se sent attaqué et désigne du poing serré ses sept ouvriers qui continuent d'aller d'un poste à l'autre, charriant les peaux, serrant les trappes.

— Vous voulez quoi? Que je ferme l'atelier, que je renvoie tous ces gens? Vous voulez me priver de mon travail?

Dans un coin de l'atelier, les cuirots à l'odeur âcre, des peaux pelées d'agneaux, de moutons et de chèvres, pleines encore des impuretés de la tonte, s'entassent contre le mur, près de l'écharneuse.

— Et toi, tu crois qu'on t'a élu pour ça? Pour emmerder ceux qui travaillent?

Ils doivent tous sortir pour échapper au vacarme et aux malentendus. Vaichère les suit jusqu'au fond de la cour, sous l'auvent du hangar où il garde les tas d'alun, de sel et de cendres qui servent au premier bain.

— Ton puisard, ça va pas être possible, lâche enfin Soulet. On peut pas empoisonner tout le village sous prétexte qu'on donne du travail!...

Vaichère se tourne vers les gendarmes :

— Personne ne peut m'empêcher de faire reposer les eaux sur mes terres, pas vrai? Les deux mares sont à moi. Après, si l'eau s'échappe quand il pleut, j'y peux rien, pas vrai?...

Les gendarmes regardent le bout de leurs bottes noires. Tout ça est bien compliqué. Ils disent qu'ils feront un rapport, que tout le monde peut s'expliquer. La tension retombe. Au fond, personne ne sait. On pèse le pour, le contre, on se menace encore un peu, mais le cœur n'y est plus. Mais on garde en mémoire cette image de centaines de poissons, morts, le ventre d'argent vif éteint, sur toute la largeur du Gourg. On se sépare sans nouvelle tempête, en se disant qu'on va chercher une solution.

La préoccupation de l'eau a toujours été vive à Salsigne. Avant d'en prendre soin on l'espérait. Certains priaient même pour elle. Car elle manquait, et l'approvisionnement du village était un souci constant. Depuis le début de ce siècle-là, c'est la fontaine de Font Vialha, plus haut dans la colline, qui alimentait le village.

Quatre ans après l'affaire de la mégisserie, une terrible sécheresse frappa la Montagne Noire. Pendant plusieurs mois, jusqu'à l'automne, le village garda la gorge sèche. Devant l'effervescence et la mauvaise humeur, le maire prit la décision, très discutée, de fermer à clé la fontaine publique, et de ne distribuer qu'une cruche par jour et par famille. On disait au café que le garde dormait avec la clé sous ses oreillers. C'était vrai. Mais le matin à sept heures, il était sur la place, la casquette vissée sur la tête, sourd aux récriminations, plaintes, reproches, insinuations et insultes, plaisanteries à caractère sexuel que les femmes et les hommes qui se pressaient autour du bassin lui infligeaient sans prudence. « Comme si c'était moi ! » se défendait-il... La grosse clé carrée rétablissait en grinçant l'ordre de la nature, l'eau coulait à nouveau des collines et le bec en crachotant se remettait à couler, d'abord à bon jet, puis